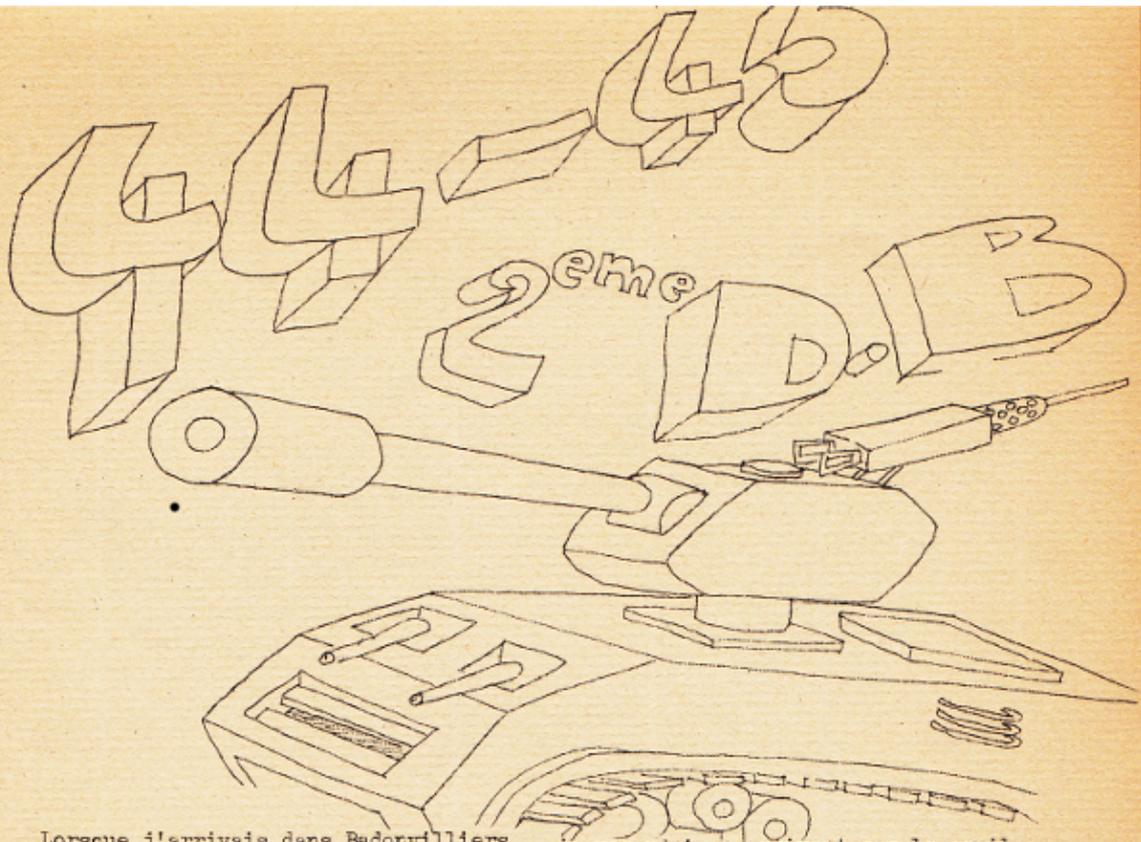


## Barbastine, montée par Gomez, 1° à Strasbourg le 23 XI 1944 !



Lorsque j'arrivais dans Badonvilliers pour en assurer la défense le 16 (?) Novembre 1964 dans la soirée j'installais mon P.C. dans un hotel situé à un carrefour près de la gare.

Dès le lendemain à l'aube les allemands commencèrent un tir de harcèlement sur ce carrefour, heureusement large, et sur ses alentours, environ deux obus à la minute

Etant sorti, dans la matinée, pour faire le tour de mes unités tenant la périphérie, où certaines étaient aux prises, vers les Vosges, avec des tentatives sérieuses d'infiltration, j'étais rentré à mon P.C. à un moment où la cadence de tir s'intensifiait: j'arrêtai ma jeep juste devant l'entrée de l'hotel et l'y laissai en stationnement.

Quelques temps plus tard je fus prévenu que le Général Leclerc m'attendait à l'extérieur. J'étais dans le vestibule, environ à 3 ou 4m de la porte, bouchée par ma jeep, lorsque je vis celle-ci, n'ayant personne à bord, disparaître vers la droite, découvrant le général Leclerc, en grande conversation au milieu de la rue, à quelque 10 m de là tout au plus.

Très intrigué par le mouvement de la jeep; c'est d'abord vers ma droite que

je regardai en arrivant sur le seuil: il n'y avait personne en effet dans la jeep, le moteur était arrêté, et il n'y avait personne devant qui ait pu la tirer. Tout en méditant sur cet étrange phénomène, j'allais mettre le pied sur le trottoir quand j'eus l'impression que quelque chose d'insolite allait me faire buter. Je regardai et vis, stupéfait, un culot d'obus de 150 dépassant le sol d'une dizaine de centimètres. Machinalement je levai le nez: le chéneau de l'immeuble était arraché et, un coup d'oeil à ma jeep dont je vis tout d'un coup que l'arrière était défoncé me fit tout comprendre: l'obus, par son ogive, avait arraché le chéneau, ricoché, toujours par l'ogive, contre le mur de l'hotel où il avait laissé sa trace puis, toujours par l'ogive, avait violemment frappé l'arrière de la jeep le long de quoi il avait glissé, la projetant en avant, en même temps qu'il s'enfonçait dans le trottoir sans exploser.

Le général ne s'était aperçu de rien et, quand je voulus lui raconter ce à quoi, une fois de plus, il avait échappé: "Parlons de choses sérieuses" me dit-il.

Ma jeep, elle, était inutilisable, mais l'officier mécanicien du sous-groupe me prouva de faire l'impossible pour la remettre en état rapidement et le chauffeur Gonzalès l'accompagnant,

Elle fut évacuée sur l'escadron de ré-  
parations.

Je ne m'en souciais plus trop car moins d'une heure plus tard, le lieutenant Kormann, de la C.A du III R.M.T(I), qui avait appris les malheurs de "Barbastine(I)" m'amena lui-même un magnifique commando-car allemand qu'il venait de prendre de haute lutte à une unité de chasseurs de montagne qu'il venait de rejeter dans les pentes boisées d'où elle avait cherché à descendre dans Badonvilliers.

Le 23 Novembre, j'arrivais à Strasbourg par le Sud lorsque, vers 12h30 je sus que déjà Rouvillois était au Rhin, je dirigeais mon sous-groupe vers la région du Polygone de Neuhof et de l'usine électrique.

Le quartier n'était pas riche en vastes demeures et j'installai mon P.C dans une salle de café de la Musau, seule assez grande pour permettre de déployer les cartes.

La situation, après l'ivresse de la journée, paraissait soudain aussi grise que le temps, pas de liaisons, l'impression désagréable d'être parfaitement isolés et de ne devoir compter que sur soi, c'est à dire pas grand chose, après de grosses pertes en hommes et en matériel subies lors des combats (durs) de Badonvilliers et des carrières de Brementil où mon prédécesseur, le lieutenant colonel de la Horie, avait trouvé la mort.

C'est dans cette ambiance qu'arriva, tout à coup, inattendu, Gonzalès avec "Barbastine". Gonzalès, plus volubile que jamais et paraissant encore sous le coup d'une violente émotion, ne put ré-  
péter: "moi je suis là depuis ce matin!"

Non sans mal, je finis par comprendre que "Barbastine" remise en état, il avait quitté Cirey sur Vezouze le 22, au milieu de la nuit. Après s'être trompé de route, avoir dû s'arrêter, être resté en panne sur le terrain, il était arrivé en fin de nuit à Marmoutier où se formait la colonne du G.T.V. prête à foncer vers Strasbourg. Ignorant que j'avais pris le commandement du sous-groupe H, il demanda à ses camarades du sous-groupe P où j'étais. Ceux-ci n'en savaient rien mais, comme toujours en pareil cas, ils répondirent "devant". Après deux ou trois réponses de ce genre, il se retrouva en tête de colonne et, la route étant libre, accélérateur au plancher, vers 7 h 30 ou 8 h 00, il entra dans Strasbourg. A ce moment il fut surpris de voir encore des soldats allemands isolés ou par petits groupes avec leur fusils et il pensa, me dit-il, qu'ils devaient être dirigés vers

Un centre de rassemblement arrière où

ils seraient désarmés, puis il s'étonna de ne voir aucune trace de la 2e D.B. alors, arrivé à un grand boulevard, apercevant un civil seul, il s'arrêta et lui demanda "où elle est la 2e D.B.?" Par chance le civil parlait et comprenait bien le français: "Les Français? mais ils ne sont pas ici, vous voyez bien c'est plein d'allemands". Alors, ajouta Gonzalès, sans dire merci j'ai fait de mi-tour, fonçant plus vite que je n'étais venu, et après m'être balladé jus-  
qu'à maintenant, me voilà!.

s<sup>u</sup>2

Tandis que j'allais voir les divers petits, et même très petits!, points d'appui que j'avais disposés depuis l'usine électrique jusqu'au Polygone inclus. Gonzalès avait reçu la propriétaire de l'immeuble, vieille dame de 72 ans, veuve d'un médecin, qui habitait derrière le café. Dès que je rentrai elle se précipita vers moi pour me dire en parfait français: "Monsieur le commandant; ne restez pas là, se sont de mauvaises gens, des vrais allemands, des nazis qui ont chassé mes locataires en 1940 et qui ont fait des misères à tout le quartier. Il faut que vous veniez coucher chez moi". Je la remerciai beaucoup, m'excusai de ne pouvoir la suivre, et envoyai Gonzalès porter mes affaires.

Celui-ci revint une heure plus tard, insistant pour que je vienne. Comme tout était réglé, les liaisons prises, les ordres donnés, je suivis Gonzalès. Cette brave femme, reléguée par ses peu aimables locataires dans un appartement exigü, avait absolument tenu à me donner sa chambre. Je refusai, énergiquement et ordonnai à Gonzalès de dérouler mon sac de couchage dans la salle à manger.

Après avoir, du accepter quelques friandises, je prenais congé quand cette vieille dame, m'entraînant à sa suite m'amena dans une cour, puis dans une cave à charbon, où elle écarta, fébrilement, de grands fagots découvrant du charbon que Gonzalès l'aida à rejeter de côté pour lui permettre de tirer un grand carton soigneusement empaqueté d'où elle sortit religieusement un immense drap tricolore bleu, blanc, rouge, faisant bien 2 m x 3 m... que je trouvai, le soir, quand je montai me coucher, entourant mon sac de couchage.

DOCUMENT GRACIEUSEMENT PRÊTE PAR  
LE COLONEL DEBRAY